

Nadeije
Laneyrie-Dagen

Le dernier voyage de Léonard



© **Nouvelles Éditions Scala, 2019**

Tous droits réservés.

www.editions-scala.fr

ISBN 978-2-35988-226-1

Dépôt légal : août 2019

ePub 978-2-35988-232-2

PDF 978-2-35988-234-6

Nadeije
Laneyrie-Dagen

Le dernier
voyage
de Léonard

*À François et à Francesco :
le roi, et le peintre-secrétaire.
À Léonard, bien sûr.*

Note au lecteur : les personnages

Le texte qui suit est une fiction. Pour autant, les lieux, les dates, les personnages impliqués, sont véridiques. L'auteure n'a pris de liberté avec les faits qu'à la marge, pour remplir de façon plausible sinon probable les espaces laissés vides par le silence des documents sans jamais déformer l'histoire. Les officiers civils Gouffier, Boisi et Bonnivet, le capitaine espagnol Pedro Navarro, Federigo Gonzaga l'enfant-otage du roi de France, Giangaleazzo da San Severino le responsable des écuries, le jeune mathématicien Oronce Fine, les évêques Du Prat et Seyssel, le notaire Boreau et le médecin Goëvrot, ont effectivement existé et se sont trouvés dans l'entourage de Léonard durant les années françaises; et la visite du cardinal d'Aragon et de son secrétaire de Beatis est un fait attesté. Autour de Léonard de Vinci, Battista de Villanis son serviteur (dont on ignore les dates de vie et de mort), Gian Giacomo Caprotti (v. 1485-1524) surnommé Salaï (de Saladino: l'Infidèle, le diable), ont effectivement suivi leur maître en France, le premier comme serviteur, le second comme compagnon d'atelier et (ancien) amant. Francesco Melzi est né en 1490 ou 1491 et il est mort en 1570. Il était le fils d'un noble milanais et il n'a pas exercé le métier de peintre après son retour en Italie vers 1520-1521.

L'arbre généalogique simplifié proposé à la fin du roman permet de comprendre la structure de la famille royale de France dans les années de la présence de Léonard en France.

Voyage

1516, 13 octobre

Francesco Melzi. Guillestre, Royaume de France.

Cela aurait peut-être été différent si nous nous étions mis en route plus tôt. Si le Maître, au lieu d'atermoyer, s'était résolu plus vite. Plus vite, c'est-à-dire aux premiers jours de mai ou alors à la Saint-Jean, lorsque le temps était sûr, les journées très longues. Alors, nous aurions passé les monts aisément. Nous serions arrivés fourbus mais non point épuisés et nous aurions eu l'été pour nous habituer au pays, et non cet automne terrible, le plus gris, le plus humide, à en croire les gens du lieu, qu'il y ait eu depuis longtemps.

Or le Maître a temporisé. Plus de six mois, il a oublié ou voulu oublier qu'il devait une réponse. Il a caché peut-être des lettres qui le pressaient. J'ai découvert dans l'ultime demande à laquelle il a donné son consentement, une phrase qui parlait de missives précédentes.

Nous aurions dû quitter Rome en mars, après la mort de Giuliano dei Medici, son mécène. Au lieu de cela, nous nous sommes attardés tout le printemps, puis l'été. Il n'y avait plus d'espoir, pourtant. L'entourage du pape n'en avait que pour Raffaello, maintenant que celui qui avait protégé mon Maître n'était plus. Mais nous ne sommes partis qu'en septembre.

Combien de semaines inutiles sommes-nous demeurés à ne rien faire, près du pouvoir et ignorés par lui? Le pontife avait logé Leonardo. Il le nourrissait, le vêtail, et il ne nous donnait pas de

travail. A-t-il seulement reçu mon Maître en personne? Certains jours, celui-ci s'en allait magnifiquement apprêté en direction des appartements privés, et il s'en revenait la barbe de travers, le sourcil furieux. Ces soirs-là, il convenait de manger en silence. Préposé au dîner, Battista de Villanis, le serviteur, avait intérêt à ce que la soupe fût tiède comme il l'aime et non brûlante ou un peu refroidie...

Oui, cela aurait pu être différent.

Lorsque finalement nous avons fait nos bagages, le Maître a trouvé moyen de différer encore. À Florence, il devait déposer ou reprendre de l'argent. Mais ces affaires bancaires ne lui ont pas pris deux journées, et nous avons perdu en Toscane presque une semaine. En réalité, il a voulu vérifier s'il ne pouvait vraiment se rétablir dans la ville. Que s'était-il imaginé? Michelangelo tenait le champ. Il s'occupait d'ajouter une façade à l'église de San Lorenzo, si belle à l'intérieur et toute en briques laides au-dehors. Le peuple raffolait de l'Ange et avait oublié celui que j'ai choisi de servir. Après quoi nous nous sommes déroutés jusqu'à un village dont il porte le nom, et même encore plus loin, dans un pauvre pays aux collines sans ressources. Le Maître a pris une mule – il ne voulait pas ressembler à un seigneur. Il nous a menés dans la paroisse de San Pantaleone où sa mère avait habité avec celui qui l'avait épousée. Il a montré une ferme, demeure de peu de mine : il paraît qu'il était né là. Nous avons dormi, à Vinci, dans ce qui fut son chez-lui : une bâtisse solide, en pierres, avec des anneaux aux fenêtres. Pas tout à fait un palais, mais une maison forte. La propriété de son père, le notaire, et avant lui de son grand-père : c'est là qu'il a passé ses premières années.

Insouciant des jours qui passaient, de l'automne qui approchait, Leonardo était décidé à tout revoir, à établir chaque chose dans sa mémoire.

«Je veux, me dit-il, me rendre possesseur de ma vie. Devenir le maître, non plus de mon destin, mais du souvenir de celui-ci. La configuration des collines, l'enfoncement des vallées, le gris des oliviers sur l'ocre de la terre, j'entends les fixer à jamais dans mes yeux. L'odeur de la terre asséchée par la chaleur et des grappes sucrées sur les treilles, je souhaite que mes narines s'en imprègnent. Et le temps qu'il faut mettre pour me rendre de la demeure de ma mère à celle de mon père, à dos d'âne puisque je ne saurais plus tant marcher, il faut que mon corps vieilli le ressente. Tout cela, je désire l'éprouver. J'ai le dessein que ces choses impriment leur marque, là.»

En prononçant ce «là», il me montrait ses tempes, au-dessus du pavillon de l'oreille. Il m'avait appris longtemps auparavant que la capacité à se souvenir se trouve en cet endroit, juste derrière le sens qui permet de raisonner.

Si au moins cela avait été l'ultime étape : un moment où le Maître aurait réuni ses forces, bandé son âme pour s'en aller ensuite au plus vite et quitter cette terre où il avait décidé qu'il ne vieillirait pas. Mais après Vinci nous avons fait étape à Milan. Nous retrouvions là les émissaires du roi François : six hommes d'escorte qui connaissaient les chemins, nous guideraient et nous protégeraient. Battista veillait à l'intendance, le Maître faisait connaissance avec les Français – avec certains d'entre eux, qui parlaient notre langue. Il dit, de nouveau, que nous avons du temps, que nous ne partirions pas sans avoir encore un peu joui de la beauté de la ville. Milano, la cité où je suis né... Mon père a fait partie du Sénat que le roi de France créa quand il conquiert ces terres. Pourtant, je sais combien il se désolait sur le sort de la pauvre cité, disputée, arrachée, entre les Français et le pape, convoitée par l'empereur... Nos ducs les Sforza, Louis XII, puis de nouveau les Sforza, et

maintenant François... Combien d'années Leonardo a-t-il passées ici? Il s'est fixé chez nous quand il avait trente ans et le siècle finissait lorsqu'il en est parti, avant de revenir, il y a huit ans, quand il m'a fait l'honneur de m'accepter chez lui. Cela fait donc vingt-cinq années au moins : la moitié d'une vie d'homme et la meilleure moitié. Voilà pourquoi, sans doute, il s'est tant promené, pourquoi il a flâné dans les rues près du Duomo.

Salai, « le petit diable », nous accompagnait. Il était, croyions-nous, sur le point de nous quitter : la merveille de l'atelier, l'ancien très beau jeune homme était las de nous, las de Leonardo, las de tout et peut-être de lui-même. Le Maître le conduirait jusqu'à ce qu'il appelle sa « vigne », près de la Porta Vercellina : un terrain planté, en réalité, d'oliviers, avec par-dessus une minuscule construction. Il voulait l'y installer. Un jour il lui ferait cadeau, peut-être, du terrain ; en attendant, il l'autorisait à en jouir. Salai, cependant, paraissait indécis. Il ne pouvait se résoudre à renoncer au Maître, ni se décider à quitter l'Italie. Il fut conclu qu'il nous accompagnerait jusqu'aux montagnes.

La ville bruissait de rumeurs. En sous-main, les Français étaient les chefs ; en apparence, le vieux Gian Galeazzo Trivulzio la gouvernait. On disait qu'il était au plus mal, qu'il ne se déplaçait qu'en litière. Et aussi, qu'il construisait à grand prix son mausolée et que les taxes qu'il avait levées servaient à en payer le chantier. Mon Maître a rencontré celui qui possédait le pouvoir : un officier du roi chez qui nous nous rendîmes et qui se nomme Lautrec. Il a ordonné aux gens qui nous accompagneraient de veiller à ce que nous ne manquions de rien, et précisé que les volontés de Leonardo (« toutes ses volontés », a-t-il insisté) devaient être satisfaites.

Salai et moi accompagnions le Maître pour cette cérémonie, ainsi je suis entré dans le château sforzesque. J'avais vu de l'extérieur

qu'il avait fort souffert lors des derniers combats : du côté du Carmine, le rempart est ouvert et on a construit un échafaudage pour combler la brèche. Mais l'intérieur est intact, austère et somptueux autour de ses trois grandes cours. Leonardo nous a menés dans la salle dont, il y a presque vingt ans, il a couvert les murs de troncs entrelacés et la voûte de feuillages. Ce fut pour moi un sujet d'étonnement : l'illusion y est admirable. Vraiment, on aurait pu se croire dans un jardin, et d'autant plus que la feinte végétation avait les verts un peu tachés de jaune de la fin de l'été, c'est-à-dire de la saison où nous nous trouvions. À la base des murs, les arbres surgissaient non de la terre meuble, mais d'un chaos de roches que leurs racines avaient soulevées à l'oblique.

À San Nazaro, les relations du Maître nous ont permis d'entrer dans le mausolée de Trivulzio. Les murs étaient montés et les maçons achevaient le tambour qui supportera la coupole. Leonardo s'est fait montrer les plans. Il n'a rien trouvé à redire, mais en sortant il était fâché de la ressemblance de la construction avec une église qui, du côté de Cortone, a été édifiée par feu Francesco di Giorgio Martini et qui, à l'en croire, répétait déjà une idée qui était sienne et que l'ingénieur siennois lui avait empruntée...

L'avant-dernier jour, nous sommes allés aux Grâces revoir la belle Cène que Leonardo a peinte pour les dominicains. Le Maître a raconté que le roi François I^{er}, lors de son séjour à Milan, a tellement admiré ce Repas qu'il a fait travailler des savants à imaginer le moyen de l'ôter du mur et de le transporter en France. Mon Maître a aussi cru nécessaire de montrer à Salaï saint Jean l'Évangéliste qui s'écarte de Jésus à regret, et ils ont ri tous deux en disant que j'avais quelque ressemblance avec le Judas que l'on voit de profil... Je n'ai pu m'empêcher de casser leur joie méchante en faisant observer les dégâts que l'humidité ou les contrastes de

température ont commencé à faire subir à la peinture. Le lendemain, Leonardo, accompagné de Battista et d'un des hommes de notre escorte, s'en est allé dans la campagne, à Marignano, voir les champs où a eu lieu la bataille qui a livré aux Français la région, en septembre il y a un an.

Quand avons-nous quitté Milan ? Je me souviens du petit matin plein de brume. Une vapeur montait du fleuve, le soleil à peine levé ne réchauffait pas encore la terre. Ce devait être vers la Saint-Matthieu, le jour où, dit-on, finit le beau temps. Pourtant, il faisait bon chevaucher dans la campagne lombarde. Le pays est très plat, on peut le dire monotone, mais les routes sont droites et les bêtes ne se fatiguent pas sur ces tracés qui ne montent ni ne descendent. Or nous étions chargés. Nos chevaux étaient solides, les émissaires du roi en avaient organisé la relève : ils seraient changés à chaque auberge où nous allions dormir. Il n'empêche : le lourd bagage dont mon Maître avait rempli une voiture était de trop de prix pour qu'avec nos montures nous osions la dépasser de beaucoup. Nous avons pris le pli d'aller au pas, quoique nos bêtes s'agacent ; nous suivions le rythme des mules, remplacées chaque jour elles aussi, qui tiraient le charroi. Les gens d'armes du roi parlaient un peu notre langue, et nous tâchions d'apprendre à pratiquer la leur. Leonardo le voulait ainsi mais il semblait qu'il se préoccupait des efforts que nous faisons pour parler le français plus qu'il ne se souciait lui-même de se familiariser avec ce dialecte. Une nuit, nous fûmes à Novare, deux autres – c'est là que commencèrent nos ennuis – nous dormîmes à Turin.

La route que les Français avaient prévue était sûre. Nous allions remonter la vallée de la Susa, nous passerions le col du Monginevro pour redescendre vers Briganto, qu'ils appelaient Briançon. C'est un chemin fréquenté. Le paysage serait austère, minéral,

et la température descendrait à mesure que nous monterions. Peu après une cité fortifiée au nom imprononçable, Ols, nous aurions pu aussi bifurquer vers le nord et passer par le Moncenisio, qu'empruntent pèlerins et marchands. La voie y est réputée large, empierrée jusqu'en altitude, mais plusieurs de ceux qui nous escortaient la disaient trop haute, plus difficile en cette saison relativement tardive.

Or, Leonardo ne voulut rien entendre du parcours proposé. Depuis Milan, avec les hommes d'armes, il ne parlait que d'une chose : Marignan, Marignan (il utilisait, pour le coup, le nom que ceux-ci donnaient au lieu) et comment les Français aidés des Vénitiens, avaient battu les Suisses. La victoire, paraît-il, avait été acquise grâce à la promptitude avec laquelle le roi de France avait passé les Alpes. Les Suisses voulaient cueillir leurs ennemis au pied de la montagne : ils étaient à Susa, à Pinerolo et Saluzzo. Mais les gens de François sont passés par le sud. Ils ont pris à revers une partie des Suisses, à Villafranca Piemonte, à Chivasso... D'autres soldats mercenaires se sont rendus d'eux-mêmes. Ceux qui restaient ont reflué vers Milan et subi l'humiliation de la rencontre qu'on sait, à laquelle ils n'avaient pu se préparer.

Un des hommes qui nous accompagnaient avait vécu cette campagne. Il avait servi sous les ordres du seigneur de La Palice, s'était trouvé à Villafranca où fut capturé le chef de la Sainte Ligue Prospero Colonna, puis avait fait partie des vainqueurs de Marignano. Depuis Milan, il faisait route avec mon Maître. Les deux cavaliers accordaient le pas de leur monture. Ils discutaient, discutaient... Parfois, lorsque la chaussée était large, je me tenais à leur hauteur et j'écoutais. Quelquefois aussi, je me lassais. Je cheminais tout seul, ou avec Battista, compagnon laconique, mais le seul témoin désormais de notre vie italienne car Salaï nous avait finalement dit adieu. Le passage que les Français avaient

emprunté, l'année passée – mais c'était au cœur de l'été –, se situait plus au sud. Il comportait un col impossible; et par ce col Leonardo avait résolu que nous passerions.

Je ne sais même plus quels villages nous avons traversés. Ce dont je me souviens, c'est de la mauvaise humeur des soldats. Il y eut une dispute terrible, le dernier soir à Turin, entre Pierre de Langon, l'homme avec qui le Maître conversait, et l'officier qui dirigeait notre convoi. Mais Lautrec avait dit que mon Maître devait être obéi: quand nous sommes repartis, au matin, le soleil était à senestre.

Le temps était toujours beau et frais, et le chemin d'abord si facile que je donnai raison à mon Maître. Bientôt, cependant, la plaine a cédé la place à une vallée. La rivière, qui se nomme Stura, s'était déployée jusque-là dans un lit où elle se divisait en bras qui enserraient des îles. Le Maître, qui jadis, en Toscane, avait voulu détourner l'Arno, m'expliqua qu'un fleuve était comparable à un arbre, alimenté par des filets d'eau souterrains qui étaient des racines, poussant dru comme un tronc puis se divisant jusqu'à former parfois des surgeons inutiles où l'eau se perd au fond des sables. Il compara aussi la rivière à un de ces vaisseaux qui distribuent le sang dans les organes, se ramifiant à mesure qu'ils s'éloignent du cœur en plus petits canaux.

Entre Cuneo et Borgo San Dalmazzo, nous avons achevé de remonter les branches et les canaux. Nous étions dans le tronc, le grand vaisseau du fleuve, qui était désormais un torrent. Le flot coulait rapide, impétueux. Sa couleur était grise et les débris qu'il charriait tournoyaient à sa surface. D'une rive à l'autre il n'était pas question de traverser à gué et nous ne sûmes trouver de logis digne de ce nom. Le premier soir, il fallut nous serrer dans une étroite grange dont les propriétaires firent payer la paille une somme

extravagante. Deux jours après notre départ de Cuneo, les versants hauts et raides, autour de nous, creusaient une gorge où la nuit tombait vite. Le pas des mules se trouvait ralenti à mesure que la chaussée était plus mauvaise et la pente plus raide.

Le dernier jour de la montée fut épouvantable. Du lieu où nous avions dormi jusqu'à celui où nous pouvions espérer commencer à descendre et qui se nommait le Pas de la Madeleine, rien n'existait qui pût légitimement être nommé une route. Les soldats de François, paraît-il, avaient pu progresser après que des sapeurs avaient élargi un sentier chevrier. Nous étions-nous fourvoyés ou les mois qui avaient passé avaient-ils achevé de rendre à la nature sa virginité? Les mélèzes, les sapins, étaient au-dessous de nous, et nous peinions sur un terrain qui n'était plus que pierres. Des mousses aux teintes fauves recouvraient la roche. Humide, elle se délitait sous les sabots des bêtes. Une pluie fine tomba durant les premières heures, puis ce furent des flocons. Bizarrement, il n'y avait pas de vent. La neige enrobait les formes et recouvrait le sol, rendant sourd le bruit que faisait notre colonne.

Nous avons cessé de parler. Le hennissement des chevaux résonnait dans le silence que déchirait, venu de très haut, le cri bref et grave des choucas. À trois reprises, des rochers ont manqué empêcher notre progression. Les paysans qui nous guidaient s'étaient équipés de tiges de métal. Ils les disposèrent sous les blocs, parvinrent à les soulever, et les soldats les aidèrent à les faire rouler dans le vide. Leonardo, à chaque fois, mit pied à terre et s'approcha pour observer l'opération. Il ne dit rien, se contenta de regarder, serrant contre son corps une énorme pelisse faite de fourrures diverses dont je me demandai qui la lui avait prêtée.

Nous ne nous trouvions plus très loin de l'endroit où enfin la montagne s'abaisserait de nouveau lorsque survint l'obstacle qui

nous fut presque fatal. Un pan de la gorge, devant nous, s'était effondré; des centaines, des milliers de rochers avaient déboulé sur une grande distance. Le fantôme de piste que nos guides suivaient était enseveli sous ce bouleversement. Pas question d'engager les chevaux là-dedans, il y avait danger à y risquer les hommes, et l'on ne pouvait songer à faire traverser le chariot. Revenir en arrière signifiait laisser là la voiture qu'on ne pouvait manœuvrer; continuer était périlleux car l'éboulement pourrait se reproduire, et puis la question du chargement se posait de nouveau. On perdit beaucoup de temps à débattre, et l'énervement de mon Maître aida à ne rien décider. La neige, cependant, continuait à tomber, et le soleil, déjà, n'était plus à son zénith.

Ce qui nous sauva fut l'apparition de muletiers de l'autre côté de l'éboulis. Ils étaient sur le versant français, l'accident les prenait au dépourvu comme il nous avait surpris nous-mêmes. Le chemin, en définitive, existait donc en effet et il était fréquenté. Nos deux guides, alors, entreprirent de passer la zone dangereuse. Ils la franchirent l'un après l'autre, éprouvant la solidité de ce chaos instable, discutèrent, et revinrent vers nous. Il fut résolu qu'on viderait la voiture, qu'on transporterait à bras d'homme la partie de son chargement qui pourrait être ainsi convoyée, que nos mules avaient le pied assez sûr pour passer, et que les chevaux dont on devait se défier dans cette circonstance, seraient reconduits à Cuneo par les paysans qui nous avaient menés. Les muletiers français abandonneraient leur marchandise, qui était de peu de valeur, et seraient défrayés. Ils nous conduiraient jusque dans la vallée, avec nos bagages sur leurs bêtes et les nôtres.

Le déchargement nécessita un temps considérable: il fallut faire le tri de ce qui ne pouvait être déplacé et que nos paysans reviendraient chercher plus tard... si ce n'était volé. On songea à laisser

des hommes sur place, mais les indigènes soutinrent qu'ils ne résisteraient pas au froid nocturne. Leonardo consentait à laisser là les vêtements et quelques souvenirs auxquels il était attaché (parmi eux, une collection de pierres avec des figures de coquillages ou de poissons dont je ne compris pas pourquoi il s'en était encombré) ; il ne voulait se défaire, en revanche, d'aucun de ses instruments, d'aucun de ses papiers, et bien sûr, d'aucune des sept peintures qu'il avait emportées. Autant dire que l'essentiel des bagages devait passer.

Chacun des panneaux peints – le trésor qui devait faire valoir Leonardo en France – était contenu dans sa propre caisse de bois, des boîtes que nous avions, Salaï et moi, garnies d'épaisse paille bien sèche et de chiffons. Des planchettes retenaient les tableaux dans ces sortes de cercueils pour qu'ils ne bougent point, et nous avions couvert leur surface, du côté où le Maître avait peint, d'un tissu épais et qui laissait cependant le pigment respirer. Une autre toile, enduite d'huile de lin mêlée à de la cire, recouvrait extérieurement les coffrages. Les chocs étaient ainsi absorbés, l'humidité écartée, et le danger que pouvaient faire courir aux pigments des écarts de température éventuellement considérables au cours de ce voyage, s'en trouvait amoindri.

Sauf que ces merveilles étaient d'un volume et d'un poids considérables... Sous notre regard dépité, les Français ont découpé les toiles, décloué les planches, ôté paille et chiffons, ne laissant subsister que le tissu protecteur qui recouvrait les peintures. Les instruments, quant à eux, sont demeurés dans leurs plus petites caisses, ainsi que les papiers, qui pesaient à eux seuls un poids considérable.

Et le transport a commencé. Ceux qui passaient laissaient entre eux une assez longue distance, de peur d'ébranler l'écroulement de blocs. Ils portaient les charges sur le dos, ce qui leur laissait les

mains libres. Nous ne manquions pas de cordes, ayant récupéré toutes celles qui avaient servi à fixer les bagages dans le chariot : nous avons attaché les tableaux de la même manière que les coffres, par un système simple de courroies et baudriers. Les paysans et les muletiers étaient les plus robustes et les mieux habitués à passer les rochers : ils firent chacun plusieurs voyages sans encombre. Le grand tableau de Saint Jean le Précurseur dans le désert, qui n'est qu'en partie de la main de Leonardo, le petit qui représente aussi le Baptiste mais en buste, les deux portraits de Dames dont une qui est nue, et la Lédà accroupie, que Leonardo a toujours préférée à celle, debout, à laquelle les assistants ont contribué, passèrent en premier.

Le Maître, cependant, tenait à charrier lui-même son Bacchus : la plus petite peinture, celle qui pesait le moins lourd. Il l'avait commencée jadis pour le cardinal d'Amboise, et c'est seulement à Rome qu'il l'avait achevée. Il la considérait comme le plus singulier et le plus parfait des trésors qu'il avait avec lui. Mais il n'est plus jeune et sa vie sédentaire l'a déshabitué des exercices physiques. Une grave maladie qu'il a eue l'été de l'année passée a rendu des parties de son corps raides et indociles. De plus, la longue attente nous avait refroidis. Bref, comme la terre mêlée de neige roulait et glissait sous les pieds, le Maître n'a pas su, à l'inverse des paysans, s'arc-bouter sur ses jambes et chercher avec les mains de sûrs appuis. Vers le milieu de l'éboulis, il a perdu l'équilibre. Sa chute n'a pas été considérable, mais une pierre lui a fait une grande déchirure à l'avant du bras droit et une autre, au gras du menton, qui s'est mise à saigner abondamment. Oubliant la consigne d'éviter de nous grouper, nous sommes allés à son secours, avec Battista et deux des soldats, et l'avons à demi porté jusqu'au bon côté de l'éboulement. Le Bacchus, dans l'accident, a souffert. La toile qui le couvrait était déchirée,

deux planches étaient disjointes et, sur un côté, la peinture avait sauté, laissant le bois à nu.

La suite fut à la fois plus aisée et plus triste. Leonardo avait le souffle court, il n'arrivait pas à se réchauffer – désormais, le jour baissait et, tous, nous étions glacés. Il fallut bander ses blessures, arrêter le sang en comprimant les tissus comme il nous enjoignit de le faire. Il repartit sur une mule, inconfortablement assis sur une caisse qui contenait son lézard-dragon (l'animal avait quitté Turin vivant, nous découvrîmes à l'arrivée à Guillestre qu'il était mort) et en dessous divers autres paquets. Battista mena la monture et je marchai près du flanc de l'animal, portant le Bacchus ruiné et craignant à chaque pas que mon Maître ne s'affaisse. La fin de la montée, le chemin que nous avons descendu, me parurent incroyablement longs. La neige continuait à tomber et, seul avantage, reflétait la faible lumière que nous versait la lune. Vers minuit, peut-être, nous sommes arrivés en un lieu où nous avons pu nous arrêter, nous restaurer un peu (le Maître recracha ce qu'il avait avalé) et dormir.

Le lendemain, je me rendis compte que nous avions tout bonnement laissé dans la voiture la plus grande des caisses, celle qui contenait la Sainte Anne.

